024-037 Cotton and tobacco (old book 23-31)

Vincents text French DeepL My new book

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| 24On my way to Florida in the winter, I discovered where this fear and hostility, which blossomed into my terrifying encounter in the Northern streets, had its roots. Few blacks today pick cotton, but meeting those still trapped behind the cotton curtain, in the midst of the affluent society of the 1970s, seemed so surreal that I immediately felt thrown back in history—smothered by the cotton whose white tyranny once shrouded all black life in the South.When I worked in the cotton fields, I discovered the reality was quite different from the one suggested in the historical photos and caricatures I recalled of smiling, almost childishly happy cotton pickers. The smiles in this picture were in fact the only ones I saw on the cotton plantations—when one of the pickers couldn’t figure out how my camera worked.29It took me a long time to overcome their hostility and fear of me as a white, but in the end I got to stay with Martha and Joe in return for giving them all the cotton I picked. Though I toiled from morning to night and was aching all over, I never succeeded in picking more than four dollars’ worth a day. The others were more experienced and could make over six dollars a day. This was relatively the same as today, where I see Martha and many of the others working for Walmart and still unable to pull themselves up by the bootstraps. We worked on a piecework basis and were paid four cents a pound. The white landowner then resold it on the market for 72 cents a pound. I began to understand how the landlord could afford to live in a big white mansion while his black pickers lived in shacks.At quitting time the son of the landlord arrived to weigh the cotton and pay us on the spot. We were exhausted and there was no joy in receiving the money, which could hardly be stretched to cover kerosene for the lamp at home in the shack, which was probably no bigger or better than the ones the slaves originally lived in. How can these people be called free, when everything around them reminds them of the old master-slave relationship?33*Slave driver**The tables are turned now**catch a fire**you’re going to get burned now.**Every time I hear the crack of the whip**my blood run cold**I do remember on a slave ship**how they brutalized my very soul.**Today they say**that we are free**only to be chained in this poverty!**Good God**I think it’s illiteracy**it’s only a machine that makes money.*A century earlier, whites had believed it their “natural right” to invest in human beings as private property. Hour after hour, in an updated version of this belief, well-to-do Northerners swept past us in the cotton fields in their big motorhomes on their way to sunny Florida. (Many of the northern universities where I later spoke, such as Harvard, were once financed by slavery.) Today each of their rolling homes burns up as much gas in an hour as we could buy after a whole day of picking cotton. Why are paper-shufflers in New York and Massachusetts, who already have huge homes, able to have these motorhomes while the cotton pickers don’t have even a waterproof shack to live in?34In the tobacco fields also, I saw that whites owned and directed everything, while blacks had to trail after them, both in the spring, when the tobacco was planted and unemployed women watched from their shacks, and in August, when it was picked. “It’s real nigger-work,” I heard whites say. “They’re already black so the tar doesn’t stick to them as much.” By law the workers are guaranteed a minimum wage, but it’s only 1/3 of Denmark’s. Worse, since tobacco picking is seasonal work and there’s not much work the rest of the year, it was indeed a meager income they scraped together. These people, who could’ve gained equality and freedom if they received just a couple of cents per packet of cigarettes sold, wore facial expressions as they worked only a slave could wear.37Later in the summer, the tobacco was dried and sold at auction. In few other places do we so visibly and forcibly continue to imprint the master-slave relationship on the consciousness of blacks. Wherever I go, I see white buyers from the tobacco companies who walk in front, giving quick discreet signals with pointed fingers and wagging heads, while the blacks rush behind them packing the tobacco bundles. The whites drive right into the auction hall in big flashy cars. They eat plate-size steaks for lunch at indoor tables, while the blacks have to eat their brown-bag lunches outside.Today, most blacks have abandoned the tobacco fields to underpaid, illegal immigrants from Latin America. | 24En me rendant en Floride en hiver, j'ai découvert où cette peur et cette hostilité, qui ont donné lieu à ma rencontre terrifiante dans les rues du Nord, avaient leurs racines. Aujourd'hui, peu de Noirs cueillent du coton, mais la rencontre avec ceux qui sont encore enfermés derrière le rideau de coton, au milieu de la société d'abondance des années 1970, m'a semblé si surréaliste que je me suis immédiatement sentie projetée dans l'histoire - étouffée par le coton dont la tyrannie blanche enveloppait autrefois toute la vie noire dans le Sud.Lorsque j'ai travaillé dans les champs de coton, j'ai découvert que la réalité était bien différente de celle que suggéraient les photos historiques et les caricatures que je me rappelais de cueilleurs de coton souriants, presque enfantins. Les sourires de cette photo étaient en fait les seuls que j'ai vus dans les plantations de coton - quand l'un des cueilleurs ne comprenait pas comment fonctionnait mon appareil photo.29Il m'a fallu beaucoup de temps pour surmonter leur hostilité et la peur qu'ils avaient de moi en tant que Blanc, mais j'ai fini par pouvoir rester avec Martha et Joe en échange de tout le coton que je ramassais. Bien que je travaillais dur du matin au soir et que j'avais mal partout, je n'ai jamais réussi à récolter plus de quatre dollars par jour. Les autres étaient plus expérimentés et pouvaient gagner plus de six dollars par jour. C'était relativement la même chose qu'aujourd'hui, où je vois Martha et beaucoup d'autres travailler pour Walmart et être toujours incapables de se relever. Nous travaillions à la pièce et étions payés quatre cents la livre. Le propriétaire blanc le revendait ensuite sur le marché pour 72 cents la livre. J'ai commencé à comprendre comment le propriétaire pouvait se permettre de vivre dans un grand manoir blanc alors que ses cueilleurs noirs vivaient dans des cabanes.À l'heure de la fermeture, le fils du propriétaire est arrivé pour peser le coton et nous payer sur place. Nous étions épuisés et il n'y avait aucune joie à recevoir l'argent, qui pouvait à peine couvrir le kérosène pour la lampe à la maison dans la cabane, qui n'était probablement pas plus grande ou meilleure que celles dans lesquelles les esclaves vivaient à l'origine. Comment ces gens peuvent-ils être qualifiés de libres, alors que tout ce qui les entoure leur rappelle l'ancienne relation maître-esclave ?33*Conducteur d'esclave**Les rôles sont inversés maintenant**attrape un feu**tu vas être brûlé maintenant.**Chaque fois que j'entends le claquement du fouet.**mon sang se glace**Je me souviens que sur un bateau d'esclaves**comment ils ont brutalisé mon âme.**Aujourd'hui, ils disent**que nous sommes libres**seulement pour être enchaînés dans cette pauvreté !**Bon Dieu**Je pense que c'est l'analphabétisme**ce n'est qu'une machine qui fait de l'argent.*Un siècle plus tôt, les Blancs avaient cru que c'était leur "droit naturel" d'investir dans les êtres humains en tant que propriété privée. Heure après heure, dans une version actualisée de cette croyance, des Nordistes aisés nous ont dépassés dans les champs de coton dans leurs grands camping-cars en direction de la Floride ensoleillée. (Nombre des universités du Nord où j'ai pris la parole par la suite, comme Harvard, étaient autrefois financées par l'esclavage). Aujourd'hui, chacune de leurs maisons roulantes consomme autant d'essence en une heure que nous pourrions en acheter après une journée entière de cueillette du coton. Pourquoi les gratte-papiers de New York et du Massachusetts, qui ont déjà des maisons immenses, peuvent-ils avoir ces camping-cars alors que les cueilleurs de coton n'ont même pas une cabane étanche pour vivre ?34Dans les champs de tabac aussi, j'ai vu que les Blancs possédaient et dirigeaient tout, tandis que les Noirs devaient les suivre à la trace, tant au printemps, lorsque le tabac était planté et que les femmes au chômage observaient depuis leurs cabanes, qu'en août, lorsqu'il était cueilli. "C'est un vrai travail de nègre", j'ai entendu des Blancs dire. "Ils sont déjà noirs, alors le goudron ne leur colle pas autant à la peau." La loi garantit aux travailleurs un salaire minimum, mais il ne représente qu'un tiers de celui du Danemark. Pire encore, comme la cueillette du tabac est un travail saisonnier et qu'il n'y a pas beaucoup de travail le reste de l'année, c'était bien un maigre revenu qu'ils grattaient. Ces personnes, qui auraient pu gagner l'égalité et la liberté si elles avaient reçu seulement quelques centimes par paquet de cigarettes vendu, portaient des expressions faciales pendant qu'elles travaillaient que seul un esclave pourrait porter.37Plus tard dans l'été, le tabac était séché et vendu aux enchères. Il n'y a guère d'autres endroits où l'on continue à imprimer de manière aussi visible et forcée la relation maître-esclave dans la conscience des Noirs. Partout où je vais, je vois des acheteurs blancs des compagnies de tabac qui marchent devant, faisant des signes rapides et discrets avec des doigts pointés et des têtes remuées, tandis que les Noirs se précipitent derrière eux pour emballer les paquets de tabac. Les Blancs entrent directement dans la salle des ventes dans de grosses voitures tape-à-l'œil. Ils mangent des steaks à l'intérieur, tandis que les Noirs doivent manger dehors.Aujourd'hui, la plupart des Noirs ont abandonné les champs de tabac au profit d'immigrants clandestins sous-payés d'Amérique latine. | 24 |